

LE
FABIENNE BRUGÈRE
ET GUILLAUME LE BLANC
PEUPLE
DES
FEMMES

UN TOUR DU MONDE
FÉMINISTE

Flammarion

Ce livre est une enquête sur les pratiques et les voix des femmes dans le monde. Nourri d'entretiens avec des activistes, des artistes, des femmes engagées et des hommes concernés, de synthèses originales sur les grands problèmes qui se posent aux femmes aujourd'hui, il constitue un vade-mecum des pratiques féministes contemporaines.

Le peuple des femmes manifeste une nouvelle exigence de justice qui est désormais la norme, la justice de genre : femmes, hommes, hétéros, homos, trans, tous sont concernés. Non seulement le peuple n'est plus le monopole des hommes, mais la justice sociale qui le sous-tendait et qui s'organisait selon la redistribution des richesses ne peut plus occulter de nouvelles redistributions. Le peuple des femmes n'est donc pas le symétrique du peuple des hommes. Il affirme qu'à la racine de tout monde commun se tient l'enjeu central d'égalité. Mais, par-delà la justice et l'égalité, c'est à une lutte pour le pouvoir que nous assistons. Ce pouvoir préempté par les hommes leur est désormais disputé par les femmes. Renouvelées par les pays du Sud, portées par la puissance des femmes, les formes d'organisation sociale évoluent. Écoféminisme, féminisme du *care*, féminisme *queer* : le peuple des femmes, transnational et inclusif, s'affirme comme antidote aux nationalismes virillistes.

Fabienne Brugère, professeure de philosophie féministe et d'esthétique à l'université de Paris 8, est notamment l'autrice de *On ne naît pas femme, on le devient* (Stock, 2019), et de *L'Éthique du care* (PUF, 2011). Guillaume le Blanc, professeur de philosophie sociale et politique à l'université de Paris, a récemment publié *L'Insurrection des vies minuscules* (Bayard, 2020) et *Vaincre nos peurs et tendre la main !* (Flammarion, 2018). Ils ont co-écrit ensemble *La Fin de l'hospitalité* (Flammarion, 2017).

Le Peuple des femmes

DES MÊMES AUTEURS

La Fin de l'hospitalité, Flammarion, 2017

Fabienne Brugère
Guillaume Le Blanc

Le Peuple des femmes

Un tour du monde féministe

Flammarion

© Flammarion, Paris, 2022
ISBN : 978-2-0802-3452-0

« Elles disent qu'elles ont appris à compter sur leurs propres forces. Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble elles signifient. Elles disent, que celles qui revendiquent un langage nouveau apprennent d'abord la violence. Elles disent, que celles qui veulent transformer le monde s'emparent avant tout des fusils. Elles disent qu'elles partent de zéro. Elles disent que c'est un monde nouveau qui commence. »

Monique Wittig
Les Guérillères

INTRODUCTION

Le peuple-sorcière

Des femmes se rassemblent sous un arbre. Nous sommes en 1385. Ou peut-être avant. À moins que ce ne soit plus tard. Comment réellement savoir puisqu'il fait presque nuit ? Elles arrivent de partout et semblent surgies de nulle part. Les unes portent des paniers d'herbes et d'épinards qui proviennent de leurs jardins. D'autres ont des fragments de pierres dans les cheveux car elles bâtissent dans les environs un mur d'enceinte. D'autres encore ont les mains calleuses à force de préparer le sol pour les semailles. Comme il ne fait plus vraiment jour, on devine à peine tous ces éléments de la misère ambiante, lesquels s'estompent dans la noirceur qui gagne inexorablement et absorbe tous les corps dans le même linceul d'invisibilité. Les voilà qui affluent encore dans la nuit tombante, paysannes, ouvrières sans terre, serves, esclaves des seigneurs, des propriétaires mais aussi des hommes. Elles parlent la langue des pauvres mais pas seulement. Pendant un temps le monde feint de les ignorer. Comment des femmes pourraient-elles exister entre elles, elles qui ne sont rien, elles dont les

Le Peuple des femmes

mots ne forment aucun récit, dont les récits ne fabriquent aucune langue, dont la langue est sans pouvoir? À force d'être parlés, les mots des femmes prennent corps. On les redoute, on les craint. Ce sont les mots d'un autre monde qui défait les contours de celui-ci. On les fantasme, on les hallucine. Ces femmes sont des êtres autres, qui pourraient défaire le cours des choses, s'en prendre à la sainteté de la religion, à la majesté du pouvoir¹. On les fabrique comme des êtres des confins. Elles deviennent des sorcières et font l'épreuve de la panique, de la détresse dans une solitude totale. On les chasse jusqu'à la mort, on les brûle².

Se rassembler

L'assemblée des sorcières, malgré les épreuves, a formé le premier peuple des femmes dans l'histoire. Il a fallu l'empêcher, le rendre impossible car il bouleversait de façon carnavalesque, dans la nuit épaisse, l'ordre du visible en diffusant des savoirs et une puissance des femmes³. Les assemblées de femmes font peur : on leur prête des pouvoirs sur la vie, on redoute les savoirs qui les relient aux plantes, aux bêtes sauvages, aux forces obscures de la vie.

Des guérisseuses s'échangent leur connaissance des plantes, élaborent des remèdes contre les fièvres pour faciliter la digestion, pour lutter contre les douleurs, ont recours à l'ergot de seigle pour soulager les femmes qui accouchent. Des avorteuses ou des accoucheuses agissent dans l'ombre⁴. Des femmes ont une sexualité débridée. On dit même qu'elles s'accouplent la nuit près des feux

Introduction

qui les réunissent ou bien qu'elles se tordent de plaisir avec des bêtes-satyres. Leur ventriloquie dionysiaque les expulse de toute communauté.

Le peuple des femmes est un peuple interdit qui ne verra jamais le jour. La chasse aux sorcières, entreprise dès le XV^e siècle, en dispersera les cendres sur les innombrables bûchers d'Europe, réduisant à néant leurs voix singulières, les plongeant définitivement dans la nuit des savoirs et des archives. Du XV^e au XVII^e siècle, de l'Angleterre à l'Allemagne, de la France à l'Italie, ce sont des centaines de milliers de femmes, « guérisseuses empiriques au service de la population paysanne ⁵ » qui furent brûlées vives.

Des femmes se rassemblent dans un palais du peuple. Nous sommes en 1794. Elles assistent aux séances de la Convention nationale. On les appelle les « tricoteuses » (encore un mot qu'elles n'ont pas choisi mais qu'elles finiront par revendiquer) car elles tricotent ou elles cousent lors des séances interminables où on refait la société et décapite tout le monde. Un autre nom circule rapidement : ce sont les « enragées » car elles sont vues par les hommes comme des « furies de la guillotine » qui en appellent à la Terreur. Le spectre des monstres féminins ivres de sang ou la puissance maudite des sorcières ressurgit. On les écarte rapidement. On ne sait où les loger dans le grand palais du peuple. Le Club des citoyennes républicaines révolutionnaires de 1793 disparaît, les « tricoteuses » aussi ! La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen a refermé la porte pour exclure les femmes. Le peuple des hommes ne veut pas d'elles dans son peuple qu'il dit pourtant universel.

Le Peuple des femmes

Des femmes se rassemblent à l'abri des hommes. Pour faire peuple elles créent un journal, *La Fronde*⁶. Nous sommes en 1897. Le journal se veut une tribune au service des femmes, pour faire valoir leurs droits. Le journal paraît quotidiennement de 1897 à 1903. Mais l'essentiel est ailleurs. Au 14, rue Saint-Georges, dans le 9^e arrondissement un journal s'invente, entièrement fabriqué par des femmes : journalistes, typographes, éditrices, imprimeuses, colporteuses. Aucune assistance n'est demandée aux hommes alors que la presse est exclusivement masculine à l'époque. Est-ce un hasard si en 1907 les femmes conquièrent le droit de gérer leur salaire sans le regard des hommes ? Le peuple des femmes naît comme un peuple entre les femmes.

Des femmes se rassemblent pour protester. Nous sommes le 7 juin 1968 à Dagenham, banlieue de Londres. Des machinistes couturières qui travaillent à l'assemblage des housses de siège pour le constructeur automobile Ford entrent en grève contre la firme américaine⁷. Elles remettent en cause les inégalités de salaires qui leur font gagner bien moins que les hommes alors qu'elles ont exactement le même boulot. Informées qu'elles touchent 15 % de moins, elles arrêtent le travail pendant trois semaines et finissent par obtenir une hausse de 8 % avec la promesse d'une égalisation des salaires l'année suivante. Elles obtiennent le vote de l'Equal Pay Act en 1970. Le peuple des femmes est-il en marche ?

Une date en appelle une autre. Nous sommes le 29 mars 2011. Sept employées de Walmart – entreprise américaine et premier groupe mondial dans la grande distribution –, portent plainte contre le premier

Introduction

employeur du pays⁸. Sept voix parlent pour 1,6 million de femmes américaines. Elles vont en justice pour discrimination de genre car elles entendent prouver qu'elles sont moins payées que les hommes pour des postes en tous points équivalents, même lorsqu'elles sont mieux notées ou qu'elles ont plus d'ancienneté. Leur action est contestée par un premier appel porté par Walmart devant la Cour d'appel de San Francisco qui leur donne cependant raison à six voix contre cinq. Le second appel de la compagnie leur est fatal. La Cour suprême des États-Unis, le 20 juin 2011, bloque le recours des sept femmes et leur dénie le droit de se constituer en « classe ». L'argument ? Il faudrait établir que toutes les femmes qui ont travaillé pour cet employeur ont subi les mêmes discriminations et se sont retrouvées dans la même situation. Au nom des femmes qui ont occupé des responsabilités dans l'entreprise, la reconnaissance d'un droit collectif en tant que classe leur est déniée. La justice oblige les plaignantes à porter plainte de manière exclusivement individuelle. Le peuple des femmes ne doit se constituer juridiquement sous aucun prétexte. La promesse de 1968 se referme en 2011. Est-ce alors un hasard si, moins de dix ans plus tard, les femmes s'émanicipent des tribunaux qui ne leur auront jamais été acquis et prennent la voix pour réclamer justice selon de tout autres modalités ?

Depuis, le peuple des femmes s'est encore doté d'une nouvelle promesse d'existence. Le 5 octobre 2017, le *New York Times* recueille le témoignage de plusieurs femmes, accusant l'un des producteurs américains les plus en vue, Harvey Weinstein, de harcèlement sexuel. Quelques jours plus tard, le *New Yorker* à son tour révèle

Le Peuple des femmes

que cinq femmes accusent cet homme d'agressions sexuelles et de viols. La parole commence à se libérer dans le milieu du cinéma hollywoodien : de nombreuses actrices prennent la parole. Le 15 octobre, le mouvement MeToo, dont il ne faut pas oublier qu'il fut fondé en 2006, est relancé avec le hashtag #MeToo pour inviter les femmes agressées sexuellement à le faire savoir sur les réseaux sociaux. « Le lendemain, 500 000 utilisations ont déjà été dénombrées sur Twitter et 12 millions de posts relevés sur Facebook. La machine est lancée. Elle ne s'arrêtera plus⁹. » Les témoignages sont ainsi abrités. La culpabilité et la honte peuvent changer de camp. Les victimes rendent leur expérience publique et s'aperçoivent à quel point elle est partagée. « La prise de parole nous met en commun, fait de nous un peuple », affirme l'actrice Adèle Haenel aux côtés de Marine Turchi et Edwy Plenel. Victime elle-même d'agressions sexuelles entre 12 et 15 ans par le cinéaste Christophe Ruggia, elle explique pourquoi elle sort du silence : pour faire craquer le mur d'isolement des victimes dans un ordre stérilisant et pour inaugurer de nouvelles manières de faire société.

Ce ne sont que quelques dates choisies au hasard. Elles révèlent cependant un même désir de se rassembler, une volonté de faire peuple séparément ou avec les hommes. Il est nécessaire d'étudier ce devenir-peuple des femmes sous ces deux motifs : se séparer des hommes car ils sont la cause du mal ou se rassembler avec eux car c'est là l'humanité. Ces deux peuples ne font pas histoire de la même façon. Disent-ils la même chose ? Certainement pas. Aujourd'hui encore, cette indécision

Introduction

à propos d'un peuple des femmes reste entière : se séparer pour faire peuple entre soi ? Ou se rassembler pour faire peuple autrement ? À travers cette indécision, ce sont bien des styles de vie qui s'inventent : le signifiant « femme » en est bouleversé. L'une des convictions de ce livre est que le peuple séparé des femmes est la condition d'un peuple élargi des femmes. Il faut d'abord l'« *exit* » de la séparation pour que de nouvelles modalités de rassemblement entre hommes et femmes puissent émerger durablement et acquérir une nouvelle signification. Que serait un peuple exclusivement formé d'hommes ? Virginie Despentes est tranchante : « Vous n'aurez pas notre respect. On se casse. Faites vos conneries entre vous. Célébrez-vous, humiliez-vous les uns les autres, tuez, violez, exploitez, défoncez tout ce qui vous passe sous la main. On se lève et on se casse. C'est probablement une image annonciatrice des jours à venir¹⁰. » Se casser, c'est prendre la porte : une dignité de l'*exit* conduit les femmes à vivre entre elles pour ne pas être défaites par les hommes.

De l'*exit* à la *voice* ? Dans un livre important, *Défection et prise de parole*, auquel nous empruntons les trois catégories de loyauté (*loyalty*), de défection (*exit*) et de prise de parole (*voice*) pour identifier le peuple des femmes, Albert Hirschmann explique que les groupes publics, pour exprimer leur mécontentement, ont le choix entre la défection hors de l'institution (*exit*) et la prise de parole à l'intérieur de l'institution (*voice*) pour interrompre dans les deux cas la conduite de loyauté, synonyme de soumission¹¹.

Après l'*exit* la *voice*, après la défection la prise de parole. Oser dire, faire irruption dans les réseaux sociaux, dans les

Le Peuple des femmes

médias, sur les murs des villes, dénoncer les féminicides, les harcèlements, les viols, les inégalités, n'est-ce pas à une révolution de la voix que nous assistons aujourd'hui sur le plan mondial ? Les voix s'agrègent entre elles, se répondent, se solidarisent, se peuplent de nouvelles voix : *a priori* personne n'est exclu, pas mêmes les voix des hommes qui peuvent s'en réclamer à leur tour et dire « nous sommes concernés », ou plus encore « nous en sommes ». Les voix se font entendre partout dans le monde. La justice a refusé de les entendre, qu'à cela ne tienne, elles ouvriront une autre scène judiciaire sur les réseaux sociaux : #MeToo, #BalanceTonPorc, #MoiAussi, #NousAussi, #WeTooJapan, #NonC'estNon, #MaintenantRaconte, #EnaZeda, #Agres-sionNonDénoncée, #QuellaVoltaChe, #NousToutes, #Non-UnaMenos, la liste ne peut pas être dressée tellement elle est longue mais elle concerne tous les pays. États-Unis, France, Canada, Danemark, Italie, Israël, Japon, Tunisie, Suède, Royaume-Uni, Iran, Pakistan, Inde, Finlande, Brésil, Corée du Sud, Espagne, Albanie, Burkina Faso, Vietnam, Chine, Argentine, Chili...

Le peuple des femmes devient un peuple des femmes+ : toutes les minorités opprimées affirment ainsi leurs propres modalités de parole mais pour reconstituer un collectif, un autre peuple. À chaque fois, les témoignages sont partagés ou transmis par un autre, une autre qui le fait au nom de la violence subie. Les témoins, les activistes prêts à aider à parler, les groupes de parole, les réseaux sociaux, la presse, tout sert à un peuple dont presque tout le monde peut se réclamer. Le peuple des femmes est un peuple de libération des carcans de l'ordre. Il est un peuple non refermé sur une identité : pluriel, multiculturel, intersectionnel mais réuni. Quiconque ayant été opprimé et ainsi vulnérabilisé peut s'y retrouver.

Comment nous avons écrit ce livre

Ce livre est divisé en trois parties : *exit, voice* et nouvelles loyautés. Elles sont précédées d'un chapitre sur les raisons qui nous ont conduits à écrire ce livre à deux, une femme et un homme, couple de surcroît. Nous avons voulu nous attacher à montrer les deux versants du peuple des femmes, un peuple entre femmes et un peuple élargi à tout le monde, et donc aux hommes. Nous ne sommes pas là pour imposer une philosophie dans le dos des femmes. Nous décrivons ce que nous percevons du planisphère des pratiques féministes contemporaines, un peuple des femmes ouvert, joyeux mais déterminé, et transnational.

Ce livre est l'occasion d'un tour du monde. Dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, Jules Verne raconte les tribulations de Phileas Fogg et de son serviteur. C'est un voyage typiquement masculin où la rigueur scientifique du protagoniste le dispute aux exploits virils du valet. La femme, au début du voyage, n'existe pas, elle ne devient réelle que lorsque Phileas Fogg et Passepartout, en plein cœur des forêts de l'Inde, sont confrontés au spectacle effroyable du sacrifice d'une jeune femme par des brahmanes, suite à la mort de son mari. Cette coutume dont Jules Verne constate que l'Angleterre n'a pu en venir à bout, condamne les femmes à être brûlées vives. Jules Verne s'en indigne :

– *La malheureuse ! murmurait Passepartout, brûlée vive !*

– *Oui, reprit le brigadier général, brûlée, et si elle ne l'était pas, vous ne sauriez croire à quelle misérable*

Le Peuple des femmes

condition elle se verrait réduite par ses proches. On lui raserait les cheveux, on la nourrirait à peine de quelques poignées de riz, on la repousserait, elle serait considérée comme une créature immonde et mourrait dans quelque coin comme un chien galeux.

Dans ce passage, la femme apparaît comme cet être démuné que des Occidentaux s'emploient à sauver des sauvages. Le rêve exotique de Jules Verne fait surgir la femme comme cet être qui est dans l'incapacité de se défendre par elle-même.

Il serait tentant de suivre Jules Verne dans son tour du monde des femmes. Lorsqu'il suit les tribulations de Fogg et de ses compagnons en pays mormon, c'est pour faire remarquer qu'il « ne faut pas croire que tous les Mormons soient polygames ¹² ».

Il est bon de remarquer que ce sont les citoyennes de l'Utah qui tiennent surtout à être épousées, car, suivant la religion du pays, le ciel mormon n'admet point à la possession de ses béatitudes les célibataires du sexe féminin ¹³.

L'indignation morale devant la condition de la femme est portée par la voix du valet Passepartout dont le caractère subalterne et le fait qu'il soit français confèrent à ses remarques la possibilité d'une déprise relative à l'égard des mœurs anglaises. La voix de Mrs Aouda reste le plus souvent celle de la femme qui se sent redevable :

Mrs Aouda s'était retirée dans une chambre de la gare, et là, seule, elle attendait, songeant à Phileas Fogg,

Introduction

à cette générosité simple et grande, à ce tranquille courage. Mr Fogg avait sacrifié sa fortune, et maintenant il jouait sa vie, tout cela sans hésitation, par devoir, sans phrases. Phileas Fogg était un héros à ses yeux.

Ainsi donc la femme n'existe pas car elle ne parle jamais véritablement en son nom. Elle est dite par les autres. Ou bien quand elle parle, est-ce sa voix ou celle d'un homme qui parle à sa place ? En réalité, elle ne doit son individualité, sous les traits de Mrs Aouda, qu'à l'éducation qui la fabrique comme une Occidentale.

Il suffit de dire que Mrs Aouda, la veuve du rajah du Bundelkund, était une charmante femme dans toute l'acception européenne du mot. Elle parlait l'anglais avec une grande pureté et le guide n'avait point exagéré en affirmant que cette jeune Parsie avait été transformée par l'éducation¹⁴.

Quelle est la femme qui surgit au juste dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* ? Pendant le premier tiers du roman nous sommes entre hommes et la femme ne devient héroïne qu'à la faveur d'un dédoublement qui lui vaut sa gloire future. Que se serait-il passé si la veuve immolée avait été une hindoue acharnée ? Aurait-elle été sauvée et ramenée à la civilisation britannique ? Mrs Aouda parle l'anglais avec pureté ; elle a été à ce point « transformée par l'éducation » qu'elle est en somme une Britannique égarée en terre indienne. C'est sans aucun doute ce qui la sauve. Exfiltrée des sauvages, elle peut renaître pleinement à elle-même et devenir une authentique héroïne de roman d'aventure. À une réserve près :

Le Peuple des femmes

Qu'un Anglais comme lui fît le tour du monde un sac à la main, passe encore ; mais une femme ne pouvait entreprendre une pareille traversée dans ces conditions.

Si le tour du monde des pratiques féministes est intéressant, c'est qu'il donne la parole à toutes les femmes du monde et non pas à la femme telle qu'elle peut être caricaturée par un imaginaire patriarcal. Ce livre ne postule aucun modèle qui devrait valoir nécessairement pour toutes les femmes. On peut ici se rapporter à quelques éléments saillants qui nous obligent à remettre en question comme occidentalocentrées des perspectives que l'on croirait trop rapidement universelles. Dans un texte important, *Les femmes parlent-elles ?*, Gayatri Chakravorty Spivak suggère que le sacrifice de la veuve hindoue est indécidable. S'agit-il d'un acte de soumission au patriarcat le plus étroit qui exige que la femme hindoue accompagne son mari dans la mort ? S'agit-il d'une rébellion populaire contre les Anglais et leur pouvoir colonial ? Nul ne sait et ne pourra jamais savoir car nulle ne peut parler à la place de la femme qui s'immole.

Notre tentative est de donner la parole, de faire venir des voix sans postuler de modèle ; le peuple des femmes est composite. Pour faire un peuple il faut qu'il y ait des voix différentes qui s'écoulent, qui coopèrent, par-delà les frontières déjà présentes, qui se rassemblent et qui négocient. Ce sont les voix des femmes qui en ont assez d'être le deuxième sexe. Ce sont aussi des voix d'hommes qui écoutent les voix des femmes. Ce sont les voix militantes qui ne se sentent ni dominées, ni à part, mais qui veulent affirmer haut et fort l'acte d'affranchissement qui

Introduction

les fait naître. Ce sont des voix multiples, baroques dans leur énonciation parfois car elles affirment une puissance sans égale. Ce sont les voix des trans qui désidentifient le peuple des femmes et en font un peuple des femmes+.

Des voix se font entendre. Elles ne disent pas la même chose mais elles ne veulent plus de la domination masculine. Elles veulent que la morale, l'économie, la politique, la religion cessent d'être au masculin. Il serait faux et fou de vouloir homogénéiser totalement ces voix car elles sont singulières. Ce livre se conçoit d'abord comme un dispositif d'écoute pour les restituer le plus fidèlement possible. Il ne veut pas les soumettre à un féminisme *a priori* mais s'emploie avec empathie à les faire entendre comme jamais. « En écoutant bien, nous pouvons éprouver de la sympathie ou de l'empathie ; les deux élans sont coopératifs ¹⁵. »

L'écoute ininterrompue des voix des femmes, des voix alliées, des voix autres, révèle l'existence d'un internationalisme d'un nouveau genre, l'émergence d'un peuple des femmes potentiellement ouvert à tous les autres, sans limites. C'est à la restitution de ce peuple que ce livre est consacré.

Enquête

Ce livre est une enquête sur les pratiques et les voix des femmes dans le monde entier.

Il est d'abord informatif. Le tour du monde qu'il propose permet de savoir ce que les femmes font aujourd'hui pour lutter contre la domination masculine. Grâce à des entretiens avec des activistes, des artistes, des femmes

Le Peuple des femmes

engagées et des hommes concernés, à l'aide de tableaux récapitulatifs sur les grands problèmes qui se posent aux femmes aujourd'hui, par la restitution dans le texte même d'un ensemble de voix, il se laisse manipuler comme un vade-mecum des pratiques féministes contemporaines.

Il est ensuite entraînant. Il suggère qu'il faut entrer dans le peuple des femmes car une nouvelle exigence de justice est désormais la norme, la justice de genre : femmes, hommes, hétéros, homos, trans, toutes et tous sont concernés. Non seulement le peuple n'est plus le monopole des hommes mais la justice sociale qui le sous-tendait et qui s'organisait selon la redistribution des richesses ne peut plus occulter les redistributions de genre. Le peuple des femmes n'est donc pas le symétrique du peuple des hommes. Il manifeste qu'à la racine de tout monde commun il y a cet enjeu central d'égalité. Mais par-delà la justice, c'est à une lutte pour le pouvoir que nous assistons. Ce pouvoir préempté par les hommes leur est désormais disputé par les femmes. Par-delà l'égalité, c'est bien de guerre des pouvoirs dont il est question et de puissance des femmes. Mona Chollet l'explicite dans *Sorcières* : « La sorcière incarne la femme affranchie de toutes les dominations, de toutes les limitations ; elle est un idéal vers lequel tendre, elle montre la voie ¹⁶. »

Une combinatoire des sexualités et des genres

L'émergence d'un peuple des femmes est *a priori* sans limites. Il ne s'agit nullement de le réassigner dans des limites spatiales qu'il n'a cessé de contester en se dilatant dans bien des directions. Négativement, il se diversifie en fonction de toutes les prises de parole qui dénoncent

Introduction

les violences et les dominations de genre. Positivement, il se répand à travers toutes les allures de vie qui réinventent les normes de genre. Nous vivons ce que le philosophe Bernard Harcourt nomme un « univers en expansion du genre et des sexualités » comparable à un « véritable big bang »¹⁷. Bernard Harcourt loue Simone de Beauvoir d'avoir démêlé le genre des différences de sexe biologique mâle et femelle. Selon lui, défaire ce premier nœud sexe/genre a eu pour effet de défaire beaucoup d'autres nœuds, parmi lesquels la relation nouée entre le sexe-reproduction et le sexe-sexualité, la relation entre reproduction et gestation, etc.

L'argument est capital. Il suggère que le peuple des femmes n'est nullement assigné à une identité première à laquelle faire retour. Il permet de comprendre, par contraste, comment le peuple des femmes se dilate dans une combinatoire de possibilités sexuelles et de possibilités de genre, devenant un peuple de femmes+. Il révèle également dans le même temps la violence des forces de la réaction qui s'emploient à nier cette combinatoire des sexualités et des genres en revenant sur des schémas de dichotomie de culture (genre) et/ou de nature (sexe). L'essentiel est que ce peuple des femmes est donc sans visage puisqu'il est composé d'une multiplicité en expansion d'allures de vie qui peuvent se rencontrer dans leur trajectoire propre, dans cet espace à trois dimensions, en tant qu'elles affirment des possibilités d'existence qui laissent tomber la domination pour entrer dans une nouvelle érotique des relations humaines.

EN GUISE DE PRÉAMBULE

Qu'est-ce qu'être concerné.e ?

« Le peuple des femmes. » Dans cette expression qui ne renvoie à aucune réalité achevée, je retiens d'abord immanquablement le génitif « des femmes ». « Nous sommes 27 000 000 rien qu'ici » pour le *Manifeste des 343 salopes*. 343 femmes constituent un peuple désobéissant. Connues mais aussi anonymes, elles déclarent avoir avorté au risque d'être inculpées puisque l'avortement est condamné en France depuis une loi de 1920. Le texte accuse des « fascistes de tout poil », hommes politiques, médecins, juges, d'être complices des avortements clandestins par cette surveillance systémique des corps des femmes ; ils sont appelés « les assassins du peuple », d'un peuple des femmes qui se forme en se retournant contre une domination qui voit les femmes « traitées comme du bétail ». Un peuple dit son ras-le-bol d'une injustice flagrante et réclame un libre droit à l'avortement. Le manifeste libère la colère des femmes. Colère contagieuse. Il devient une pétition. Toutes les femmes peuvent signer comme l'annonce *Le torchon brûle* : « De nombreuses femmes ont déjà ajouté leur signature. Envoyez les vôtres ;

Le Peuple des femmes

rejoignez les groupes de quartier déjà formés ; formez-en d'autres, à votre travail, à votre domicile... Prenons la parole ! » Prenons la parole. Faisons entendre nos voix étouffées pendant trop longtemps. Formons un peuple désobéissant au nom de la justice, et jusqu'à ce que justice soit obtenue.

Le manifeste conduit à d'autres manifestes : le manifeste des 252 médecins qui se prononcent « pour l'avortement », le manifeste des 374 femmes allemandes « Wir haben abgetrieben ! ». Les voix se font entendre par le biais de signatures qui posent autant de voix concordantes sur l'avortement. Le 20 novembre 1971, une journée de mobilisation internationale pour l'avortement libre rassemble beaucoup de monde dans les rues de Paris, Grenoble, mais aussi San Francisco et Rome.

Des corps à soi. Aujourd'hui, nous sommes encore plus ici et ailleurs. Le patriarcat persiste, le capitalisme est sexiste. Le peuple des femmes est toujours empêché et les vies des femmes sont des vies diminuées. Toujours ou trop souvent encore.

« Je suis celles ¹ »

Mon corps de femme a été défini comme un corps de concernement. Ce concernement, on me l'a inculqué, j'ai été faite femme, être-pour-les-autres, jamais pour soi. Il me revient le mot de Winnicott : *concern*, qui désigne la mère suffisamment bonne, attentive à son bébé. On m'a appris le « concern ». Il intervient très tôt dans la vie des filles. Grâce à lui, elles peuvent se préoccuper des autres. L'amour des autres comme amour de soi : cette équation, qui d'autre que la fille doit la résoudre ? Mais

En guise de préambule

le concernement est une vertu contagieuse. C'est le premier stade d'une vie individualisée, à même de sentir et de ressentir avec les autres. Être concernée en tant que femme par la situation des femmes aujourd'hui, c'est alors retrouver en soi la trace du « concern », en faire une arme.

J'ai lu à 17 ans *Le Deuxième Sexe*. Je me suis sentie concernée ; l'existence difficile des femmes bordée de toutes parts par des injonctions, des modes de vie pré-établis par des dominations viriles. Être concernée, c'est donc déjà reconnaître les oppressions et c'est après question de justice : faire que les femmes existent au même titre que les hommes. Pourtant, l'oppression du mâle leur colle à la peau et brise leurs choix, leurs existences jusqu'à la mort. Des hommes s'agitent dans tous les sens pour qu'elles restent à leur place, c'est-à-dire à leur service. Devenir une femme indépendante, écrit Beauvoir. Mais comment, quand tout est fait pour ne pas rompre l'ordre social dominé dès l'enfance par les garçons ?

L'ordre social est violent au quotidien pour les femmes enfermées encore dans des formes d'infériorisation quotidiennes, engluées même.

Je suis née femme, ce qui veut dire, en France, le chiffre 2 comme premier numéro sur la carte vitale, alors que les hommes, de naissance, ont droit au numéro 1.

Je suis née femme, ce qui veut dire en 2019, en France au moins 122 féminicides, en hausse par rapport au chiffre officiel de 2018.

Je suis née femme, ce qui veut dire gagner en moyenne 15,5 % de moins que les collègues masculins, et si on projette ce chiffre sur une année, les femmes travaillent plus de sept semaines bénévolement par an.

Le Peuple des femmes

Je suis née femme et je sais que 70 % des pauvres dans le monde sont des femmes.

Je suis née femme et si ma nationalité est tunisienne, marocaine ou algérienne, je n'hérite que de la moitié de ce qu'hérite un homme du même degré de parenté. Se sentir concernée, c'est d'abord se sentir attaquée dans sa chair, diminuée et accablée chaque fois qu'une femme est diminuée, accablée, violentée, tuée. Je suis une femme parmi les quelques milliards d'autres. J'ai un droit à me mettre à la place de toute autre au nom d'une solidarité de destin. Sororité !

Il n'existe pas aujourd'hui de société qui traite de la même manière les hommes et les femmes.

Il n'existe pas de justice de genre.

C'est bien pourquoi il faut combattre. Au nom de la justice.

Être concernée, c'est se sentir liée à une histoire, affectée par elle au point de ne pouvoir exister à distance de cette histoire. Histoire volée que celle des femmes dont on a oublié le nom alors qu'elles ont inventé, créé ou même gouverné. Un exemple. La baronne Elsa von Freytag-Loringhoven était une artiste du mouvement dada. Non seulement son importance historique a été complètement occultée mais de nombreux éléments suggèrent qu'elle est l'autrice de l'urinoir de 1917, dont Marcel Duchamp s'est attribué la paternité. Siri Hustvedt² aime rappeler cette lettre troublante publiée seulement en 1982 par la revue *Archives of American Art* : « Raconte ce détail à la famille : les indépendants sont ouverts ici avec gros succès. Une de mes amies sous un pseudonyme masculin, Richard Mutt, avait envoyé une pissotière en porcelaine comme sculpture. » Pourtant, beaucoup de spécialistes de Duchamp ne se sentent pas

En guise de préambule

concernés par cette lettre, ni par les analyses de Glyn Thompson et Julian Spalding. Ils continuent à faire régner l'ordre comme si rien ne pouvait changer.

Je suis concernée par les silences de l'histoire sur les femmes. Je me demande pourquoi de tels silences. Je suis donc féministe. Plus largement, je me sens concernée par tous les régimes d'exclusion au nom d'un ordre social générateur d'injustices. La cause des femmes a ses spécificités mais elle ressemble à toutes les luttes contre l'exclusion : les minorités sans droits, les enfants abusés sexuellement, les populations victimes de racisme ou d'antisémitisme.

Être concernée, c'est un jour découvrir que l'on est en cage, une cage plus ou moins visible, plus ou moins indolore. On se demande ce que l'on peut faire : y rester, en sortir et, dans le deuxième cas, à quel prix. Et puis, sort-on jamais de la cage ?

Comment les femmes pourraient-elles ne pas être concernées par le fait d'être en cage ? Les contours de la cage : silences de l'histoire, travail gratuit au service des autres, violences sexuelles, féminicides et pauvreté. Qui voudrait d'un pareil destin ? Cette cage ne tient que par la croyance forcenée en la « différence sexuelle ». D'un côté, les hommes, de l'autre, les femmes. Mais d'autres différences n'arrêtent pas de se produire qui laminent l'autorité de cette norme : les homosexuels, les lesbiennes, les intersexes, les trans font advenir d'autres formes de vie, pas forcément binaires. Ou alors, ils font vaciller la cage en changeant de cage, ce qui la vulnérabilise. Les trans, en particulier, passent d'un monde à un autre, comme l'écrit Paul B. Preciado : « On m'avait assigné le sexe féminin et comme le singe mutant, je me suis extirpé de cette "cage" étriquée, certes pour entrer

Le Peuple des femmes

dans une autre cage, mais au moins, cette fois-ci, de ma propre initiative³. » Sortir de la cage, d'une manière ou d'une autre, laquelle ne passe pas forcément par un changement de genre, c'est le projet du féminisme. Et il y a bien là un choix, celui du refus de l'oppression. Mais, on peut même croire que, dans un futur espéré, on quittera une cage pour ne rentrer dans aucune autre. Simple-ment, forcer l'ouverture de la porte et devenir un sujet dont le genre n'est qu'une norme parmi d'autres. Une norme effacée, devenue *underground*. Parce que le partage binaire, à travers les violences pratiquées et non punies, n'est plus accepté dans beaucoup de régions du monde. « Féminisme » ne sera bientôt plus un gros mot.

La cage des violences sexuelles sous toutes ses formes est devenue intolérable. Toutes les femmes la connaissent. Juste à cause de leur corps ! Il y a les agressions dans la rue qui vont de l'insulte salace aux gestes déplacés jusqu'au viol. Il y a le harcèlement au travail, parfois tellement sournois : quelle femme ne s'est pas demandé si son refus de céder aux avances de tel collègue masculin n'explique pas tout à coup les tentatives réitérées de ce mâle éconduit pour casser sa carrière ? Tellement banal ! Et quelles sont celles qui ont tellement peur d'être virées, grillées dans leur parcours, qu'elles cèdent aux avances ? Et quelles sont celles qui n'ont pas le choix ou tout du moins pensent ne pas l'avoir ? Les femmes passent leur vie à marcher sur des œufs, à mettre au point des stratégies pour éviter les problèmes. Mais elles sont toujours rattrapées par le fait qu'elles sont considérées comme des femelles et donc baisables, et donc sous l'emprise des hommes, le sacrilège étant la femme de pouvoir, la femme artiste, scientifique ou celle qui veut vivre sans tuteur. Nous en sommes encore là. Concernée, je le suis dans ma vie quotidienne depuis

En guise de préambule

toujours. Non seulement j'aimerais sortir de cette cage mais plus encore la faire exploser en plein vol pour celles qui viennent et qui supporteront de moins en moins cet emprisonnement. #MeToo, Ni Una Menos et bien d'autres mouvements de masse partout dans le monde sont le signe de cette impatience, de cette violence encore contenue mais qui peut exploser à la gueule du monde à tout moment, d'autant que les femmes en colère s'allient avec d'autres : des militants des droits sociaux, des anticapitalistes, des écologistes, des LGBTQI+.

Le travail au service des autres, c'est toute une étiquette « travail improductif », et donc sans valeur, collée sur les activités domestiques, celles de soin au quotidien. On le sait bien. C'est aux femmes de prendre soin du foyer, des enfants, des personnes âgées et de tout ce qui relève d'une forme de vulnérabilité. Nous serions programmées pour cela au fin fond de nos gênes même si aucune théorie scientifique sérieuse n'a été capable de le prouver. Là aussi, nous n'en pouvons plus et la cage pourrait bien voler en éclats, d'autant que la pandémie de Covid-19 que nous vivons ne fait qu'accroître les vulnérabilités et la nécessité d'un « prendre soin ». Il faudra bien que cela devienne l'affaire des hommes aussi.

Partout, dans les mouvements de femmes en Argentine, au Soudan, en Syrie, en Algérie, en Corée, comme en Europe ou aux États-Unis, l'appropriation des corps et des activités féminines au nom du patriarcat devient une imposture, un système de pouvoir que ne garantit aucune vérité. Parce que l'homogénéité des conduites liées au sexe n'est plus acceptée. Diversité des corps, diversité des conduites sexuelles, diversité des familles, diversité des pratiques professionnelles, diversité des modes de vie. L'unité posée par le patriarcat est mise en péril.

Le Peuple des femmes

Plus que jamais, les femmes ont le choix contre toute homogénéité et standardisation des conduites. Se sentir concernée, c'est alors faire l'épreuve du choix : consentir ou résister. Consentir, ce serait choisir. Un mot que l'on réserve volontiers aux femmes qui consentent ou non à un acte sexuel. Mais, dans la cage, qu'elle soit dorée ou en fils de fer barbelés, consentir c'est renoncer de manière policée, se couler dans le système tel qu'il va pour ne pas faire de vagues. C'est justement ce que l'on demande aux femmes : consentir à l'ordre social tout comme elles doivent consentir aux rapports sexuels.

Beaucoup de femmes consentent tous les jours dans un quotidien qui semble sans fin, anhistorique. Mais l'émancipation des femmes est devenue une histoire, une histoire qui continue de s'écrire et qui ne s'arrêtera plus tant elle ouvre la cage de fer. Même quand les femmes consentent à l'ordre masculin, des craquelures apparaissent, des failles s'agrandissent, des doutes surgissent sur la conduite des affaires du monde.

On peut consentir. On peut consentir en commençant à douter, à se demander où est la vérité, la justice, la liberté ou l'égalité. Demandes toutes légitimes. Il y a le viol, les violences conjugales, les situations de pouvoir qui servent à imposer des relations et les phénomènes d'emprise, en particulier sur de très jeunes personnes.

Un jour, on commence à résister, à dire « non ». Comment ? En cessant de consentir, en claquant la porte chaque fois que le sexisme impose sa loi, en prenant la parole, en faisant entendre les voix de résistance, en vivant autrement, en refusant soudainement de se taire quand d'autres voix commencent à se faire entendre.

En guise de préambule

Je suis concernée par les voix, je les écoute, je les soutiens, je constitue la mienne avec celle des autres. Ce livre est une enquête sur ces gestes et sur ces voix qui se multiplient dans le monde pour faire que demain ne soit plus comme avant ou comme aujourd'hui.

Il s'agit de rendre effectif un autre monde. Non pas imaginer un monde de femmes sans hommes. Pas du tout. Mais faire advenir d'autres relations qui luttent contre les fixations violentes des identités habitées par la persistance du patriarcat : un masculin fort et un féminin faible. Le féminin et le masculin sont à réinventer sur un mode démocratique.

Je suis concernée par celles qui sont mes sœurs et vivent des formes d'oppression, partout, plus ou moins écrasantes. On sait se reconnaître et s'identifier à travers la « sororité », cette solidarité entre femmes. La solidarité embrasse la totalité de la société, elle a une valeur organique : toutes les parties d'une société sont dépendantes des autres parties comme les organes d'un même organisme. Les femmes connaissent l'expérience de cette interdépendance assumée qui les relie. L'historienne Arlette Farge a bien montré, dans ses *Instants de vie*, combien la solidarité féminine s'est développée dans les années 1970 et comment elle a buté ensuite sur les clivages de classes et l'individualisme de la société. La grande question à laquelle les femmes sont confrontées aujourd'hui est la reconstruction de cette sororité, laquelle passe par le rassemblement de vies militantes, d'actions féministes plus ou moins radicales. Je suis concernée par la « sororité », son retour dans le monde, les convergences qu'elle inaugure avec d'autres formes de solidarité, dont les luttes contre les politiques néolibérales.

FB

Allié, complice ou amaz'homme ?

Et ma propre voix, comment pourrait-elle émerger ? Le « peuple des femmes » laisse-t-il les hommes de côté ? Un mot vient à l'esprit : *allié*. Je suis l'allié des femmes. Il définit une position, à côté. Mais en même temps, c'est précisément cela qui pose problème, se tenir à côté quand, constamment, les hommes ont tiré la couverture à eux, ont pillé, violé, dominé ? *La Femme d'à côté* est le titre d'un film de Truffaut. Mais peut-on être l'homme d'à-côté si l'homme est, du fait du patriarcat, celui qui s'est placé au-dessus, en maître et dominateur ?

Allié, définition du Larousse : « Peuple, pays auquel on est uni par un traité. Personne unie à d'autres par parenté résultant de mariage. Personne, groupe qui apporte son aide, son soutien. » Ainsi je ne serais ni un peuple, ni un pays mais une personne qui souhaiterait apporter une aide ? Mais n'est-ce pas postuler que les femmes ont besoin d'une aide extérieure car elles ne sont pas suffisamment puissantes ? Attitude terriblement machiste.

Renoncer au mot d'*allié* ? L'allié n'est pas nécessairement celui qui aide les femmes, il peut se vivre comme celui qui prend leur parti. La question est alors de savoir pourquoi l'on prend parti. La réponse est simple : parce que je suis concerné. Certes. Mais pourquoi suis-je concerné ? Que cela signifie-t-il que je sois concerné par l'émancipation des femmes, moi qui suis homme ? Et tout de suite mon *concernement* bute sur un embarras lié à ces mots d'« hommes » et de « femmes ». Ne sont-ils pas trop massifs ? Toute une vie passe-t-elle par eux ? Ne pouvons-nous donc pas être ni hommes ni femmes ?

En guise de préambule

Impression que ce sont des signifiants monstres qui nous constituent comme sujets d'une certaine manière. Impression que nous sommes attendus au tournant avec de tels mots. Je ne me souviens plus exactement quand je me suis pensé comme un garçon. Était-ce là ma question ? Comment savoir ? À un certain moment ça l'est devenu. Mais avant ? Et puis, tout s'est-il vraiment refermé à ce moment-là ? La vie est-elle binaire ? Aux États-Unis, pour les non-binaires qui ne se revendiquent ni hommes ni femmes, le choix du pronom n'est ni « *he* » ou « *she* » mais « *they* ». Ce pronom est très intéressant. « *They* » est un intraduisible : il n'est pas l'équivalent d'« ils » dont le pluriel renvoie au « il » masculin. Il est ailleurs. En France certains suggèrent le pronom équivalent « iel », contraction de « il » et de « elle ». Mais justement, « *They* » n'est pas la contraction de « *he* » et de « *she* », c'est une autre allure grammaticale sans ancrage de genre fixé. *L'American Journal of Public Health*, dans une enquête de 2017, a estimé qu'il existait près d'un million de transgenres dans le monde. L'écrivaine Alexandra Marzano-Lesnevich, devenue Alex, s'y réfère : « L'analyse suggérait ce que beaucoup d'entre nous savent déjà dans la communauté trans : que les jeunes personnes sont de plus en plus à l'aise dans le fait de faire confiance à leur seule expression de soi et à leur corps qu'à la norme construite socialement du binarisme strict⁴. »

Question : si je suis l'allié des femmes, est-ce que cela me condamne à une place d'homme ? Quel est cet homme que je porte en moi ? Suis-je condamné à apparaître selon une norme de genre qui me désigne homme ? Être nommé garçon, fille, c'est toujours être

Le Peuple des femmes

précédé par des attendus de conduite qu'il faudra par la suite honorer. À moins d'être quelqu'un de louche, nous sommes attendus d'exister d'une certaine manière.

Pourquoi faudrait-il se retourner contre cette histoire qui est la nôtre ? Tous ces jeux de garçons, enfants, forment mille plis dans lesquels nous sommes tellement chez nous. Toutes ces parties de football, de flipper, de baby-foot avec les copains ne sont pas seulement le « vert paradis des amours enfantines ».

Mais, d'abord, se retourne-t-on vraiment contre son histoire ? N'est-ce pas plutôt que vient le jour où on la regarde d'une autre façon ? Et si on l'interprète autrement, c'est parce que d'autres ont pris ce risque-là, à côté de vous, des femmes souvent, qui ont su dire tout haut des choses qui vous font mal ou qui révèlent ce que vous saviez déjà au fond de vous. Non, il n'est pas normal que la femme reste à la maison pendant que l'homme travaille au-dehors et que son travail à elle n'en soit pas ! Non, il n'est pas normal que le corps de l'homme, pas plus que celui de la femme, obéisse à ces assignations de genre : une virilité construite sur des stéréotypes, alcool, rugby et mobylette, car il faut exister adolescent et peu importe comment.

Quand, enfin, on remise son armure de genre dans l'armoire, c'est toute une existence qui tombe enfin de son cintre et, dans ces ruines, l'impression de faire peau neuve, en s'éloignant de schémas sociaux, parentaux.

Face à cette métamorphose, les termes de *concernement* et d'*allié* ne sont pas totalement pertinents mais comment le dire autrement ? Ils supposent une distance alors que l'on souhaite carrément faire partie de ce peuple des femmes. Mais ces termes sont utiles. Car ils

En guise de préambule

instaurent la frontière sans laquelle l'inévitable risque de parler à la place des femmes reviendrait. Le concernement est le contraire de la domination. Se sentir concerné, c'est juste reconnaître que sa propre vie est embarquée par le motif du concernement, c'est avouer qu'on ne peut se tenir à distance de cette aspiration à l'égalité radicale que les femmes paient dans leurs luttes.

Nul désir de se rassurer ! Une conviction que j'ai toujours eue : l'égalité est la possibilité de la vie. L'amoureuse ne peut être qu'une égale. Et que dire des rapports sociaux de sexe ? Depuis que je suis adolescent, cette pensée est la mienne. Elle me sert de boussole pour la vie de tous les jours. En tant que père, en tant que travailleur, en tant qu'aimant, en tant que multitude indéterminée qui se pense sans véritable identité.

Alors ne puis-je entrer dans le peuple des femmes et dire que j'en suis ? Peuple des femmes, création trans-classe, transnationale, transgenre ? Un peuple des femmes doit également être composé d'hommes : là est ma conviction. Encore les hommes ne peuvent y appartenir que si les frontières de genre qui construisent les mondes des hommes et des femmes ont été mises en crise. Et pour moi le premier.

Ne vient-il pas un moment où il nous faut douter de l'évidence de nos frontières ? Ce corps que je suis, ces pensées qui sont les miennes, dans quelle mesure ont-ils été marqués par le cachet du genre ? N'avons-nous pas été fabriqués selon une certaine loi du genre qui pendant longtemps a fait que nous ne nous sentions pas vraiment concernés ? Cela passe par tous les attendus de l'existence à honorer quand on est un garçon, quand on reçoit un nom de garçon bien avant sa naissance et qui marque

l'entrée dans le genre avant même d'exister. En matière de genre, l'essence précède l'existence : on est fabriqué comme garçon et le hasard, l'histoire et les rencontres peuvent faire qu'à un moment cet ajustement constant de soi au genre masculin est insupportable. Simone de Beauvoir écrivait : « On ne naît pas femme, on le devient ». Elle voulait montrer qu'il n'y a aucune essence à l'origine de nos modes d'existence mais peut-être faut-il, pour nous les hommes, inverser la formule et lui donner un sens éthique : « On naît homme mais on ne le devient pas ». Si je suis fait garçon, suis-je condamné à répéter la norme de genre qui me fabrique ? Et même si je cherche à la répéter, je me rends bien compte que je n'y arrive jamais totalement. Loin que ce soit un drame, c'est l'occasion d'une nouvelle pratique des rapports de genre, d'une nouvelle façon de s'envisager embarqué dans la masculinité et dans la féminité.

Encore faut-il pour cela se déprendre de sa naissance, de cet ajustement sans faille au nom de « garçon » et à la loi de genre. Le nom précipite à la naissance (et souvent avant), tel la fée qui se penche sur le berceau, tous les attendus d'existence que je devrai honorer pour être d'un certain genre. Malheur à moi au départ si je ne les honore pas. Car alors pèseront sur moi toutes les litanies de la déviance, les certitudes amères d'être un corps douteux et falsifié. Et s'imposeront toutes les conduites incorporées jour après jour, année après année, marquées de l'histoire de ses tout proches, de ses parents d'abord, de sa famille, qui finiront par former, auréolées des imageries du monde ambiant et de l'érotisme normal, l'inébranlable destin social à l'ombre duquel une vie peut avoir l'illusion qu'elle se déploie librement alors qu'elle

En guise de préambule

répète une partition éternelle dans laquelle les hommes proposent et les femmes disposent. Ce sont des attendus de conduite qui finissent alors dans son propre corps en conduites attendues : une façon de placer la voix en position haute, d'occuper l'espace, d'ouvrir les jambes dans le métro alors que les femmes d'à côté les replient l'une sur l'autre, d'interrompre la conversation, de faire violence, de se servir.

Certes je n'ai jamais été cet enfant-là mais les gestes que j'accomplis, comment ne pas sentir qu'ils sont précédés par ceux de mon père à l'égard de ma mère, comment ne pas sentir qu'on est embarqué dans une histoire du genre où l'on occupe la pole position ? Certes je n'ai jamais été cet adolescent désireux de paraître viril : la virilité m'apparaissait comme un leurre, un piège particulièrement séduisant pour les jeunes hommes des petites villes, s'acharnant à limiter leur être dans la cage du genre, en faisant vrombir leurs vélomoteurs et en gonflant leurs muscles pour en imposer. Encore ce virilisme-là, facilement visible et risible, masquait-il un ensemble de positions de genre moins aisément détectables jusque dans ma propre famille où s'exerçait, en dépit d'une grande liberté et égalité, la répartition de l'homme travaillant hors de chez soi et de la femme travailleuse invisible à la maison.

Est-ce là tout ? Auquel cas l'on dira que les temps ont changé et que les modèles de masculinités sont désormais plus ouverts qu'autrefois. « Il y a mille façons d'être un homme, explique Ivan Jablonka. On peut concevoir un homme féministe, mais aussi un homme qui accepte sa part de féminin, un homme que la violence et la misogynie révulsent, un homme qui abandonne les rôles qu'on lui a fait endosser ⁵. »